

Je suis né en 1950, à Alger ; mes parents y vécurent de 1948 à 56. Mon père y était commissaire de police, ma mère élevait la famille de 4 enfants que nous formions, avec mon frère aîné, né en 48, et mes deux sœurs, nées en 51 et 55.

A l'été 56, nous quittâmes définitivement l'Algérie, mon père ayant été muté dans une petite ville du nord de la France : Condé-sur-Escaut, à quelques kilomètres de Valenciennes.

Deux ans plus tard, une nouvelle mutation nous emmenait ailleurs.

De ces deux années passées à Condé, je garde un souvenir très fort.

Depuis, j'y ai pensé quelquefois ; mais, chez moi, l'attrait de l'avenir mange tout intérêt pour le passé ; ce qui fait qu'en quarante ans, je n'ai pas eu l'occasion, ni même l'envie d'y retourner.

Du moins jusqu'à l'an dernier : un déplacement m'a amené à passer en voiture à proximité, et je m'y suis arrêté.

J'ai alors parcouru les lieux de mes souvenirs, ceux-ci tellement nombreux qu'une évidence m'est apparue : les deux années que j'ai passées là, à l'âge

de 6 à 8 ans, constituent la période la plus riche de ma vie.

J'ai aussitôt contesté cette évidence, j'ai examiné ma vie à d'autres âges : en terme d'apprentissage, ou d'intensité dans la consommation de l'existence, je n'ai pas trouvé de période plus forte.

.Sans doute une période courte, bornée par deux déménagements et donc autant de changements d'école, facilite-t-elle la datation des souvenirs, mais le fait est qu'en nombre de souvenirs, ces deux années dépassent les autres.

Lors du voyage de retour à Strasbourg, j'ai commencé à compter ces souvenirs, et j'ai décidé de les écrire.

!

Géographie

Condé-sur-Escaut est une ville du département du Nord, située à une vingtaine de kilomètres de Valenciennes, presque sur la frontière belge.

Elle comptait à l'époque onze mille habitants ; c'était une ville habitée par des mineurs.

Mon père y fut nommé commissaire de police, ce n'était certainement pas une promotion, en ce début de guerre d'Algérie.

Du moins cette mutation nous permit-elle d'éviter la guerre et le rapatriement (mes parents n'étaient pas pieds-noirs, mais tous deux jurassiens proches de la frontière, mon père du côté français, ma mère du côté suisse)

Nous habitons le commissariat de police, constitué d'une assez grande maison : le commissariat occupait le rez-de-chaussée, et nous l'appartement de l'étage, qui devait compter environ cinq pièces, reliées par un interminable couloir de onze mètres.

Ce couloir était revêtu d'un chemin en linoléum, au bout duquel notre chien Anoure, un bouvier des Flandres venant lui aussi d'Alger, ne parvenait pas à s'arrêter.

Au bout du couloir, l'unique chambre d'enfants, une grande pièce dans laquelle je revois un lit dans chaque angle.

Il y eut des travaux de peinture ou de papier-peint dans cette maison qui était très ancienne : les hommes qui faisaient ces travaux - des gardiens de la paix actifs ou retraités, car l'ambiance n'était pas celle des commissariats d'aujourd'hui - dirent qu'elle avait alors trois cent trente ans !

Derrière la maison, un jardin, dont un potager cultivé par les policiers ; mais notre terrain de jeux n'était pas là ; à l'avant, le commissariat donnait sur la Place Verte, grande place en terre plantée d'arbres. A l'opposé de la place, l'église et, au milieu le kiosque à musique.

Je me souviens de quelques personnes que nous connûmes dès notre arrivée ; puis, curieusement, je ne peux pratiquement plus citer aucun nom de ceux que je côtoyai par la suite.

Le premier fut Bernard Kaminski, qui habitait la Place Verte, avec qui nous jouions au foot sur la place, mon frère et moi. Il avait certainement l'accent du Nord, car il disait ti ou mi à la place de toi ou moi ; je ne me souviens pas de l'accent.

Il y eut ensuite Mauricette, la bonne, qui fermait le robinet pendant qu'elle savonnait les mains ; nous n'étions pas habitués à cette économie.

L'école

Condé comptait une école communale, une seule, pour un nombre d'élèves qui devait être élevé en cette période de baby-boom. Nos classes comptaient certainement quarante élèves.

Pour moi, l'école est un point de repère central dans mes souvenirs, car j'ai eu une scolarité plutôt atypique :

A l'âge de six ans et demi, j'aurais dû entre en cours préparatoire ; mais, en Algérie, j'avais fait une année d'école maternelle dans une classe multiple, et j'avais appris à lire.

On me fit donc entrer en CE1, puis, l'année suivante, je sautai encore une classe pour entrer en CM1.

Ces deux ans d'avance me poursuivirent durant toute ma scolarité, dans des classes où j'étais toujours le plus jeune, et souvent trop jeune pour les autres élèves.

Du CE1, je me souviens du maître, M.Botte, de haute taille et sans doute assez jeune, qui, un jour pleura en classe sans qu'on comprenne pourquoi, et qui nous demanda de ne pas en parler à nos parents.

Il savait dessiner des locomotives et des avions.

Le CM1 m'a d'avantage marqué, d'abord par la réputation du maître, M.Defever, qui passait pour le plus sévère de l'école.

Le premier jour de la rentrée, je ne savais pas que je sautais une classe ; je fus catastrophé en voyant le maître poser des divisions au tableau, choses totalement inconnues.

Chaque mois, il y avait un classement : le premier mois, je fus dixième, et donc relégué au dernier rang de la première rangée ; cette position était certainement inhabituelle pour moi, c'est ce qui fait que le souvenir est très précis.

Le deuxième mois, je fus premier, ce qui surprit mes voisins du bout de la rangée. Il se passa alors pour moi un événement étonnant : dans la cour de récréation, mon instituteur du CE1 m'appela, par mon nom, car on ne nous appelait jamais par notre prénom, et me dit : « alors vous êtes premier » – car on nous vouvoyait – puis il attrapa ma main en disant « toutes mes félicitations ». Je ne sus que penser de cette intervention. Il faut préciser que, lorsqu'un instituteur parlait à un élève dans la cour, c'était pour le punir.

Une punition institutionnelle était le bonnet d'âne, un chapeau à grandes oreilles découpé dans du carton, que le bénéficiaire devait porter durant toute la récréation.

Celle-ci se passait dans une cour fermée, qui me paraissait très grande, dans un nuage de poussière grise, car Condé est en pays minier.

Nous portions tous une blouse grise. Ma mère raconte que, lors de la première rentrée des classes, elle nous habilla de blouses bleu-clair, car elle trouvait laides les blouses grises. Elles ne durèrent pas longtemps : la saleté ambiante lui fit renoncer rapidement.

Aux blouses grises, j'associe l'encre violette ; nous utilisons un porte-plume (Sergent-major), rangé dans un plumier en bois dont le dessus coulissait. Ma tante de Suisse, qui est aussi ma marraine, m'avait offert une trousse, garnie d'une part de crayons de couleur (ma mère ne jurait que par les Caran d'Ache) et d'autre part d'un objet précieux : un vrai stylo à plume rechargeable. Je n'eus le droit de l'utiliser que sur le cahier de brouillon.

Une dictée du CM1 comportait le mot « exact », sur lequel je butai ; je cherchai alors à l'écrire « comme ça se prononce » et, bien que non satisfait du résultat, je l'écrivis : egzact.

Une dent contre moi

La cour était bordée par les salles de classe, devant lesquelles nous nous rangions en rang par deux avant d'entrer. Au coup de sifflet du directeur, il fallait se précipiter vers son rang, puis faire silence absolu. Un jour, un élève et moi nous sommes télescopés, tête contre tête. Il était trop tard pour se plaindre des blessures, nous rejoignîmes nos rangs à toute vitesse.

Pour ma part, j'eus mal à une petite blessure au front, qui saignait peu.

A la maison, ma mère me pansa, puis, un ou deux jours plus tard, elle s'étonnait que la blessure ne se refermât point. Et pour cause, elle en retira un petit bout d'os, qui se révéla être un morceau de dent, appartenant à mon adversaire.

Je ne sus jamais qui il était.

Cette « extraction » de dent se passait dans la salle de bains, qui est la seule pièce de notre appartement que je vois avec précision ; sans doute prenions-nous souvent un bain. La baignoire était en forme sabot. Lorsqu'il faisait froid, ma mère faisait ce qu'elle appelait une petite flambée : dans un moule de pâtisserie en métal, genre moule à flan, elle

versait un fond d'alcool à brûler qu'elle allumait. Je sens encore l'odeur de la salle de bains.

Nous nous brossions les dents chaque soir, sauf quand le dessert était une pomme : alors les dents étaient propres. Chaque enfant avait sa couleur de brosse à dent, sauf la petite sœur qui était trop jeune : mon frère Daniel avait une brosse bleue, ma sœur Hélène une verte et moi une rouge. Notre mère respectait ces couleurs lorsqu'elle achetait de nouvelles brosses. Lorsque notre sœur cadette Cécile eut l'âge de se brosser les dents, sans doute vers trois ans, un accord de longue date lui avait attribué une brosse jaune : ces couleurs se maintinrent plusieurs années.

Histoires de toto

C'est à Condé que j'appris les premières blagues, avec toto ce héros.

La toute première est la suivante : toto ayant envie d'aller aux wc, monte en haut du clocher ; pendant ce temps, le curé dit la messe, il ouvre les bras en disant « tout ce qui tombe du ciel est béni » juste au moment où toto fait !

Pour comprendre cette histoire scato-blasphématoire, il faut savoir qu'à l'époque, la religion, l'église et surtout le curé nous inspiraient une grande crainte. Au contraire, les policiers étaient plutôt cool, et je ne parle pas pour moi qui habitais le commissariat.

Nous allions à l'église en habits du dimanche, les hommes à gauche de l'allée centrale, les femmes à droite.

Y avait-il un catéchisme ? En tous cas il y avait le patronage, ou nous allions le jeudi après-midi. C'est M.l'abbé qui l'animait ; il projetait des films dont un Tintin en Palestine dont je me demande maintenant d'où il pouvait bien sortir.

Mes doutes concernant la religion étaient plus forts à huit ans que par la suite à douze ans ; ils se

formèrent surtout lorsque je vis, dans une ruelle, un chien mort : il n'était plus rien, n'ayant pas de place au paradis, mais moi, je ne voyais pas la différence entre un chien mort et un homme mort.

En plus, avec un copain, nous avons fait une chose hautement interdite : aller toucher la petite lumière rouge du tabernacle, et il ne s'est rien passé ; alors...

Un jour, un concours de crèches de Noël miniatures fut organisé, peut-être par l'église, ou plus probablement par l'école ou la mairie car les réalisations furent exposées dans une salle qui ne me rappelle pas la religion.

Il y eut deux gagnants ex-aequo : l'un était Cocu, le fils du magasin de vêtements, qui avait fabriqué des personnages en enroulant des fils de laine colorés autour de fils de fer. L'autre gagnant était mon frère Daniel, dont les personnages étaient en pâte à modeler ; je revois ces personnages, qui me paraissaient extraordinairement difficiles à réaliser. Pour nous tous, Daniel était le seul gagnant car il était clair que le fils Cocu s'était fait aider.

Dans la rue

Nous ne jouions jamais à la maison, mais dans la rue ; sauf pendant l'école, nous étions dans la rue du matin au soir, par exemple pour jouer aux gendarmes et voleurs, avec un chef de bande que j'admirais dont le nom était Jean-Loup.

Nous achetions des caram'bars, nous échangeions des images de coureurs cyclistes. Est-ce que celui qui s'appelait Mahé était un champion ?

Pendant quelques jours, j'ai copié sur un carnet les numéros d'immatriculation de toutes les voitures que je voyais, car il paraît qu'on pouvait gagner quelque chose !

L'Escaut ne traverse pas la ville, mais la borde. On y pêchait à la ligne à un endroit où le quai s'approche de l'eau.

La première pêche m'a marqué : j'avais acheté une canne, c'est-à-dire un scion de bambou de deux mètres environ, prix 55 francs (anciens), et une ligne, prix 20 francs. On pêchait aux asticots. Je me suis placé, non pas avec les autres au ras de l'eau, mais un peu plus loin sur le quai en surplomb. Et presque aussitôt, j'ai pris un gros poisson, c'est-à-dire qu'il faisait quinze ou vingt centimètres. Il fut suivi dans la journée de trois petits poissons. Je les

ai ramenés à la maison dans un seau d'eau, que j'ai laissé pour la nuit sur le bord d'une fenêtre. Au matin, mes poissons étaient comme dans les BD, formés d'une tête et d'une arête centrale !

Nous allions aussi ramasser des sangsues, que nous observions dans un pot en verre plein d'eau, leur bouche collée au verre. Le problème était de les attraper, en mettant le bras dans l'eau et en retirant la sangsue le plus vite possible.

Un jour de marché sur la Place Verte. Nous courions l'un après l'autre dans les allées ; je vis un point brillant, c'était une pièce de cent francs avec laquelle, dans un magasin à tout à cent francs, j'achetai des jumelles en plastique. Je me rappelle bien ces jumelles car, juste après, nous étions au cinéma pour voir le film Michel Strogoff. j'ai regardé le film à travers mes nouvelles jumelles, et j'ai un très mauvais souvenir de la scène où on lui brûle les paupières avec une épée rougie au feu.

Cela se passait au Clairon, l'un des deux cinémas de la ville, l'autre étant l'Eldorado

La Place Verte n'est pas la place centrale de Condé : la Grand'Place est située à deux cents mètres environ ; c'est là que se trouvent la mairie et le beffroi.

La ducasse, c'est-à-dire la foire aux manèges, s'y tenait. Ah les autos tamponneuses !

Sur la Grand'Place, je vois aussi les défilés militaires, j'aimais marcher dans la musique du défilé.

Lors d'un défilé, il faisait chaud, peut-être un quatorze juillet, nous étions au bord de la place, contre l'épicerie Familistère. Nous attendions je ne sais quoi, les soldats étaient au garde-à-vous en habit brillant. Soudain, l'un d'eux, tout proche de nous, s'est écroulé. Les autres sont allés sur lui ; je ne sais pas la suite, mais j'ai pensé qu'il était mort.

Le vélo des remparts

Un autre terrain de jeux était ce qu'on appelait les remparts, vaste terrain vague au bord de la ville. Je ne connais pas aujourd'hui leur origine, ça ressemble à des fortifications en terre.

Nous y faisons surtout du vélo dans les zones accidentées. Il y avait de quoi faire, car les remparts étaient chaque année le lieu d'un moto-cross.

Mes parents m'ont offert un vélo neuf, probablement pour mon huitième anniversaire. Ce vélo était couleur jaune-crème. Il avait un cadre de vélo de fille, car mon père pensait que c'était plus facile à utiliser, ce qui n'était pas du tout mon avis.

Dans les premiers jours de ce vélo, je suis allé l'essayer aux remparts et là, j'ai enchaîné deux pentes entre lesquelles j'avais toujours posé pied à terre précédemment. Le malheur était qu'un moto-cross s'était couru la veille et que les barrières étaient encore en place.

C'était du grillage assez léger, posé en travers quelques mètres après la descente, appuyé sur un poteau en bois un peu à gauche de l'axe de la descente.

J'ai souvent repensé à cette scène : j'ai été complètement surpris en voyant le grillage ; j'aurais largement pu freiner, j'aurais pu enfoncer le

grillage, je voulais juste éviter le poteau, et j'ai percuté le poteau.

Mon menton a heurté le guidon, sans trop de mal, mais le cadre du vélo était légèrement plié, il a fallu le changer.

A la maison

Je l'ai déjà dit : j'ai peu de souvenir de l'intérieur de notre appartement, cela intéresse-t-il les enfants ?

Naturellement, il était chauffé au charbon, et nous avions quelques objets lourds et bizarres : des transformateurs pour passer du 220 volts au 110 volts.

Nous avons également un combiné radio-tourne-disque.

Mon père allait régulièrement à Paris. Il en ramenait des 45 tours, en général un disque des Compagnons de la chanson et un livre-disque des Rondes et chansons de France.

Nous avons écouté des milliers de fois Bon voyage Monsieur Dumollet, La tour prend garde, ou Trois jeunes tambours.

Il y eut également quelques livres-disques des Fables de La Fontaine. J'ai oublié les fables apprises en classe, mais pas celles des livres-disques que je peux encore réciter aujourd'hui.

Ma culture musicale ne s'arrêtait pas là. Durant la ducasse, nous chantions les tubes de l'époque : Que sera, sera ou Marjolaine, toi si jolie.

La première BD arriva chez nous à cette époque : l'album Tintin et le trésor de Rackam le rouge fut

offert à mon frère ; plus tard, au lit pour une grippe, je reçus Le secret de la Licorne. Mon frère et moi, nous étions surtout attirés par les petits formats que nos parents appelaient les petites saletés, en y faisant la chasse : les titres étaient Buck John, Opalong Cassidy, Davy Crockett

Les premières vacances

A l'été 57, nous partîmes en vacances, pour la première fois.

Mon père avait acheté une tente, dont il nous dit qu'elle était d'un modèle nouveau : de forme plutôt carrée, c'est-à-dire à toit plat, les tentes de l'époque étant généralement des canadiennes pointues.

Elle fut montée dans le jardin

De couleur beige-kaki, notre tente avait même une excroissance formant une cuisine.

Elle comportait deux chambres, séparées par une toile.

Mon père avait acheté tout l'équipement : des matelas pneumatiques, un double pour les parents, trois simples pour les enfants et un tout petit pour la petite sœur Cécile qui avait deux ans.

Puis de la vaisselle en mélamine et des verres en altuglas. J'étais convaincu qu'il s'agissait là d'excellents choix techniques, tant mon père en était sûr.

Aussi deux tables pliantes, deux fauteuils et quatre pliants, un camping-gaz, deux vaches-à-eau etc.

Notre voiture était une Dyna Panhard , ramenée d'Algérie, immatriculée 3030BM59.

Pour loger tout l'équipement, mon père avait prévu une remorque, elle aussi très technique : baptisée La

cinquième roue, c'était une remorque à une seule roue, fixée à la voiture par deux barres. Certainement plus facile pour les marches arrière.

Il subsistait un problème : la chambre des enfants pouvait accueillir trois matelas pneumatiques, mais pas le quatrième de la petite sœur. Mon père fabriqua alors une armature pour un lit superposé : à défaut de largeur suffisante, la sœur dormirait en hauteur.

Le lieu des vacances était choisi ; nous irions à Valras-plage, près de Béziers. Là nous retrouverions la sœur de mon père, son mari et les parents de celui-ci.

Le départ eu lieu un matin. Dans la voiture, nous voyagions avec l'un des enfants au milieu de la banquette avant, ce qui, aujourd'hui, paraît suicidaire.

Dans la journée, nous traversâmes Paris. Ma mère dit que la ville était tellement grande qu'il faudrait une journée pour la traverser à pied.

Mon père avait rédigé un plan de marche précis, avec les villes et les distances. Je suivais ce plan et j'aimais bien lire la carte.

La première étape était prévue dans un camping près d'Orléans, à Olivet précisément.

Mon père y monta la tente, les lits furent installés, et tout le monde entama la première nuit sous la tente. Au milieu de la nuit, le lit superposé s'écroula, et la petite sœur avec. Mes parents enlevèrent alors la toile qui séparait les deux chambres, et le petit matelas obtint une place. La toile ne fut plus jamais remise par la suite.

La deuxième étape nous emmena à Limoges, dans un camping où je crois bien qu'il pleuvait.

Le dernier jour, je me souviens que nous traversâmes Cahors, Montauban, Béziers, pour atteindre le but au coucher du soleil, après 1080 kilomètres de voyage.

A Valras, il ne devait pas exister de camping à l'époque, car nous occupions un bout de terrain sablonneux, proche de la mer.

J'y ai quelques souvenirs, de vaisselle faite à tour de rôle, de WC isolé par une toile (le WC chimique n'est pas venu tout de suite : au début nous faisions des trous dans le sable), de la villa Georgette, la maison de notre tante, et surtout du club Mickey.

Le voyage du retour se fit aussi en plusieurs étapes, que je ne me rappelle pas, sauf un arrêt forcé à Dordives, au sud de Paris, le moteur de la Panhard ayant rendu l'âme sous la canicule. Nous prolongeâmes donc nos vacances de quelques jours au camping de Dordives.

L'année suivante, en 58, nous revînmes à Valras, je ne sais rien du voyage aller. Il n'y eut pas de voyage de retour car le déménagement était en route et, en septembre, nous prenions nos quartiers à Marseille. Une page se tournait.

